



LEILA HADDAD

Le principe du tire-bouchon

Roman



LA TABLE RONDE

Extrait de la publication

LE PRINCIPE
DU TIRE-BOUCHON

LEILA HADDAD

LE PRINCIPE
DU TIRE-BOUCHON

Roman



LA TABLE RONDE

14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2005.
ISBN : 2-7103-2735-X.

À Alain.

Sommaire

PROLOGUE. – <i>L'Expérience Cruciale</i>	11
PREMIÈRE PARTIE. – <i>L'Âme du Monde</i>	27
I. À la poursuite d'un fantôme	29
II. Ordre, beauté et harmonie	45
III. La prison	83
DEUXIÈME PARTIE. – <i>Le rêve du mathématicien, la gloire de l'ingénieur, le triomphe de l'alchimiste</i>	123
IV. Les mutinés du tire-bouchon	125
V. Le Maître des mondes	213
TROISIÈME PARTIE. – <i>L'homme qui voulait voir Dieu</i> ...	285
VI. Objets Fantomatiques Bien Identifiés	287
VII. La quatrième dimension	321
VIII. La théorie ultime	373
ÉPILOGUE. – <i>Parole de Grand Zinzin</i>	427

PROLOGUE

L'Expérience Cruciale

— Irène...

— Quoi, Marie ?

— Regarde, Bernard, il mousse.

— Encore !

Levant les yeux du magazine qu'elle lisait, Irène jeta un mauvais regard à son mari. Il dodelinait de la tête. Un épais filet de salive s'échappait de ses lèvres entrouvertes, lui coulait sur le menton et faisait une grosse tache sur son pull-over. Dans un soupir, en arrachant au passage quelques mouchoirs en papier au paquet posé sur la table basse, elle alla vers lui, lui essuya doucement la bouche, et lui redressa la tête bien droite contre le dossier du fauteuil roulant où il était sanglé.

Marie fit la grimace.

— Elle va retomber, c'est sûr. Il va se remettre à faire de la mousse, et tu seras encore une fois obligée de le débarbouiller...

— Ce n'est pas de sa faute, Marie.

— Un peu, quand même...

— Il ne méritait pas ça. Personne ne mérite ça...

Irène caressa du bout des doigts les cheveux de Bernard, jaunâtres, taillés en brosse. Elle n'avait pas osé le raser ce matin et ses joues étaient toutes neigeuses. Il avait maigri, il s'était ridé, froissé. Ses yeux, éteints, semblaient couverts de cendres.

Marie bâilla.

— Quand est-ce qu'elle vient, ton infirmière ? J'en ai ma claque des mots croisés.

De jour comme de nuit, plusieurs infirmières se relayaient auprès de Bernard pour le nourrir, l'habiller, le nettoyer et lui faire la causette. L'une d'entre elles avait fait faux bond pour cause d'enfant malade, et on ne lui avait pas trouvé de remplaçante.

— Encore deux heures. Je ne t'oblige pas, tu sais.

— Brave fille...

Irène avait besoin de Marie. Bernard était lourd, si lourd, et il ne réagissait plus à rien. Il était amorphe, ne parlait plus, ne bougeait plus, ne battait même plus des paupières. On ne pouvait savoir s'il dormait, s'il était éveillé. Bernard était vivant, certes, mais réduit à l'état de tube digestif. Et dire que, quelques mois à peine avant cette maudite « Expérience Cruciale » qu'il avait tentée, il avait été élu « le scientifique le plus sexy du monde » par un grand hebdo féminin qui lui avait fait les honneurs de sa couverture ! Jean noir et chemise blanche soulignant sa silhouette élancée, ses larges épaules, son ventre plat, il avait offert avec délices à l'admiration de centaines de milliers de femmes sa belle gueule carrée de savant à la splendide crinière argentée, coiffée en arrière pour accentuer son vaste front, ses yeux gris clair, son sourire carnassier. Un gâchis. Irène fit pivoter la chaise roulante et la poussa devant la baie vitrée. Bernard tournait désormais le dos au canapé où Marie continuait de gribouiller ses grilles blanches et noires.

— Inutile d'insister. Il ne les voit pas, marmonna-t-elle.

— Quoi ?

— Les oiseaux, le ciel, les fleurs...

— Qu'est-ce que tu en sais ? Il n'est peut-être pas complètement insensible. Il doit se passer encore des choses, dans sa tête. Il ne peut plus communiquer, mais ça lui fait peut-être du bien d'être chez lui. Avec moi, avec toi. Il a peut-être besoin qu'on lui parle. Qu'on l'aide. Et s'il se réveillait, un jour ? Ça arrive, non ?

— Pas dans son cas. Son cerveau est mort, lâcha Marie en tapotant son front du bout de l'index. Il n'y a plus rien, là-dedans. Quand est-ce que tu vas mettre cette évidence dans ton crâne à toi ?

Irène haussa les épaules et, récupérant son magazine, alla se lover dans le fauteuil le plus éloigné où elle feignit de reprendre sa lecture. Mais son amie n'avait pas l'intention de la lâcher.

— Je peux savoir ce que tu lis ?... Attends, fais voir... *Sciences et Cognition*, rien que ça, s'esclaffa Marie. Tu ne trouves pas que tu en fais un peu beaucoup, non ?

— Je lis ce que je veux.

— Et tu y comprends quelque chose ? Il est écrit avec les pieds, ce canard. Du charabia de neurobiologistes et de soi-disant spécialistes de la pensée. Il n'y a que ceux qui y bossent pour le déchiffrer. Et encore !

— Il y a un papier intéressant sur le cerveau d'Albert Einstein.

Marie leva les bras au ciel.

— Mais c'est pas vrai ! Tu en as mangé pendant des semaines, matin, midi et soir ! T'en as pas marre ? Qu'est-ce que tu attends encore ?

— J'ai envie de comprendre, point. C'est tout de même à cause de lui si Bernard est dans cet état.

— Tu sais, Irène, je crois que je préférerais l'époque où tu lisais les horoscopes. Tu étais beaucoup plus drôle, laissa tomber Marie.

Depuis la désastreuse « Expérience Cruciale » de Bernard, Irène, littéralement obsédée par Albert Einstein, avait acheté tous les livres qu'elle avait pu trouver sur la vie et l'œuvre de l'inventeur de la relativité. Avidée de la moindre information, photo, anecdote, elle avait harcelé les bibliothécaires, les archivistes, les bouquinistes, et écumé Internet pour connaître jusqu'au plus idiot des propos rapportés du grand homme. Elle avait poussé le vice jusqu'à prendre des cours de mathématiques dans le vain espoir de réussir un jour à déchiffrer ses articles scientifiques, et envisageait désormais de se mettre à l'allemand pour le lire dans le texte ! Souvent, au cours de ses recherches, Irène s'était demandé comment Einstein aurait réagi au fait de savoir qu'il était à l'origine de la terrible aventure de Bernard. Elle en avait conclu que, après avoir écouté poliment l'étrange histoire, il aurait probablement gazouillé, de sa voix minuscule : « Cet homme est fou », et serait passé à autre chose.

Irène n'avait rien vu venir. L'humeur de Bernard s'était sérieusement dégradée après le tollé qu'avait soulevé la communication de sa théorie fondamentale, intitulée « l'Hypothèse du Vivant ». Rejeté et moqué par ses confrères, isolé au sein de la communauté scientifique, il était devenu de plus en plus sombre, puis sinistre, pour finir complètement mutique. Irène avait fait le gros dos, pensant que ça se tasserait. Mais son mari s'était peu à peu enfermé dans son bureau. Il n'en sortait plus que pour se rendre deux ou trois fois par semaine à l'Institut ou pour s'affaler dans un fauteuil du salon et vider une demi-bouteille de whisky en ruminant des pensées noirâtres. Encore l'une de ses « Crises de Physique Aiguë », avait-elle d'abord cru. En moyenne une fois par an, il se coupait du monde extérieur, devenait détestable et ne vivait plus que pour ses équations. Il cherchait... Quoi ? Elle n'en savait rien. Mais après tout, Bernard, professeur à l'université et directeur en titre de

l'Institut européen matière et fondamentaux, le nec plus ultra français en physique théorique, était payé, et plutôt bien, pour ça.

Cette fois, pourtant, la crise avait duré. Supportant sans broncher ses absences grandissantes, son allure toujours plus négligée, son envahissante odeur de fauve, Irène avait été soulagée quand Bernard avait installé l'un de leurs lits jumeaux dans son bureau et fini par y passer toutes ses nuits. Comme à l'habitude, elle avait débranché le téléphone, neutralisé les autres sonneries, renoncé à la télévision, à la radio, et s'était mise à marcher sur des œufs. Veillant à ce qu'il ne manque de rien, elle lui confectionnait trois fois par jour des plateaux-repas qu'elle déposait devant son antre en toussotant pour l'avertir qu'il était temps de manger et, chaque soir, lui préparait deux Thermos, l'une de soupe, l'autre de café, qu'elle laissait en évidence sur la table de la cuisine. Avant de s'endormir, Irène disait une petite prière pour qu'il trouve vite. Mais quoi ? Elle n'en savait toujours rien.

Le temps avait passé, comme immobile, et son mari était devenu invisible. Esseulée, Irène avait accepté l'invitation à dîner de Marie et de son compagnon, surnommé « l'Ours ». Devant un film, tout en se gavant de croquettes, elle avait distraitement écouté ses amis fulminer après l'égoïsme de Bernard.

Le monde d'Irène avait basculé au retour de cette soirée, lorsqu'elle avait trouvé un étranger dans son salon. Cela faisait des semaines que Bernard ne recevait plus, n'était plus reçu, et l'idée même d'une intrusion dans leur étrange isolement ne pouvait que la ravir. L'homme, un grand brun, maigre, s'était levé à son entrée et elle était allée vers lui du pas léger et dansant qui sied à une maîtresse de maison heureuse de recevoir, quand le visiteur s'était raidi comme s'il avait vu une revenante. Irène avait préféré ignorer l'expres-

sion de surprise peinte sur le visage de l'inconnu et lui avait tendu la main, tout sourire.

— Bonsoir ! Je ne m'attendais pas à avoir des invités. C'est un plaisir, monsieur...

Mais l'homme était resté planté devant elle, la dévorant des yeux avec un appétit qui l'avait mise mal à l'aise, jusqu'à ce que Bernard intervienne. La voix pâteuse, il avait fait les présentations depuis le fauteuil où il était avachi, ivre.

— Je te présente Léo, Irène. C'est un journaliste formidable. Le meilleur. Il écrit des bouquins. Nous allons faire de grandes choses ensemble, lui et moi. Nous avons un projet extraordinaire. N'est-ce pas, Léo ?

Il avait éclaté d'un rire gras et l'homme s'était ressaisi. Il lui avait pris la main avec un sourire confus, et s'était légèrement incliné devant elle.

— Je vous prie de m'excuser, madame. Vous... Vous ressemblez à une personne que j'ai très bien connue, jadis. Une personne chère. Je suis enchanté de faire votre connaissance. Désolé de venir si tard, mais votre mari est tellement occupé. Nous travaillons sur un livre d'entretiens.

La voix était chaude, le regard respirait d'intelligence. Des lunettes carrées sans montures, un pull en cashmere, un jean portant le logo d'un grand couturier, des bottines en cuir tressé impeccablement cirées confirmaient le souci du raffinement. Irène s'était sentie d'autant plus troublée qu'il ne lui avait pas lâché la main. Mais Bernard avait donné de la voix une deuxième fois, pour lui demander sèchement de leur servir à souper, et elle avait filé à la cuisine improviser un repas. Un fond de salade, une quiche décongelée au micro-ondes et une demi-tarte aux pommes, cadeau de Marie, le tout arrosé d'un bordeaux, avaient fait l'affaire. Elle avait dressé une jolie table, et il allait de soi pour elle qu'il était de son devoir d'accompagner, même du bout des lèvres, le repas des deux hommes. À moins que ce ne fût le désir de mieux connaître son invité surprise. De

fait, à peine les deux hommes installés à table, elle avait demandé à Léo en minaudant :

— Et de quoi parlera ce livre ?

— D'Einstein, madame.

— Einstein ? Pourquoi ?

— Il existe des centaines de biographies de lui et j'ai pensé qu'il serait plus original de traiter le sujet à partir du regard d'un autre grand physicien sur l'homme, ses découvertes, ses travaux, sa pensée, ses engagements...

— Très intéressant. C'est vrai que le bonhomme domine l'histoire de la science.

La remarque, convenue, n'était censée appeler aucun commentaire. Le grondement de Bernard lui avait fait d'autant plus l'effet d'une gifle. Il avait méchamment retroussé ses lèvres, comme pour la mordre, et craché avec mépris :

— Mais que sais-tu, toi, d'Einstein ?

Cueillie à froid, rougissante sous le choc, Irène n'avait su que bafouiller :

— Ce... c'était un grand scientifique, un homme bien. Euh... $E = MC^2$.

— Écoutez-moi ça ! avait ricané Bernard. $E = MC^2$! Tu ne sais rien sur Einstein. Rien de rien. Tu n'as aucune idée de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il était. Tu ferais mieux de la fermer.

Trop, c'était trop. Elle s'était brusquement levée. Léo avait tendu une main suppliante vers elle.

— Madame, s'il vous plaît, je vous en prie...

Mais déjà Irène, toute raide de colère, avait rejoint l'entrée, pris son manteau et était sortie en claquant la porte.

Ce soir-là, Bernard avait fait plus que la blesser. Jamais, même en privé, même ivre mort, il ne l'avait encore traitée

de la sorte. Il savait qu'elle ne connaissait rien à la science et ne voulait rien y connaître. Alors pourquoi l'avoir humiliée ainsi ? Comme si le supporter lui, sa vie de labo, ses copains physiciens, comme si encaisser ses crises de « Physique Aiguë », son « Hypothèse », ses ronchonnements, ne suffisait pas. Il fallait qu'il lui fasse perdre la face en public maintenant ? Et en plus devant un homme à qui manifestement elle plaisait ? Ah, ça, non. Non, non et non.

La maison de Marie, à quelques rues de là, lui avait paru le meilleur des refuges pour la nuit. Étroite et anguleuse, toute en fenêtres et en balcons, avec un toit hérissé de cheminées inutiles et de girouettes grinçantes, elle se dressait au milieu d'un petit jardinet en friche dont les ronces, orties, pissenlits et fleurs grasses faisaient le bonheur des oiseaux et des petits rongeurs du quartier. Marie avait badiageonné ses murs en rose bonbon et peint les boiseries en bleu, par pure provocation, histoire de faire honte au crépi beige et aux tuiles marron des habitations environnantes.

Son amie l'avait accueillie sans poser de questions et envoyée prendre un bain bien chaud tandis qu'elle lui préparait la chambre d'ami. Une fois seule, Irène avait sombré dans un profond sommeil et passé une nuit sans rêves. Tôt le matin, elle s'était précipitée dans la cuisine en espérant que Marie dormait encore. Elle avait besoin d'un bon café avant de l'affronter. Mais elle était là, et l'attendait en compagnie de l'Ours qui, engoncé dans un pyjama grouillant d'adorables chiots blancs à taches noires échappés des *101 Dalmatiens*, fixait d'un regard hébété son bol de chocolat au lait.

Ce géant aux allures de bébé joufflu, à la douce tête de poussin, bon comme une brioche au beurre juste sortie du four, évoquait irrésistiblement, avec ses gros yeux azur, tellement globuleux qu'ils semblaient toujours prêts à dégringoler de leurs orbites, un de ces saints campagnards d'autrefois, l'air ravi, voire un peu crétin. Ce qui ne l'empêchait pas

d'être un immense mathématicien et l'une des principales attractions du monde scientifique français, qui le couvait comme un avare son or. Il avait reçu tous les prix, toutes les distinctions, et chacune de ses publications créait l'événement, tout comme ses rares cours et ses encore plus rares conférences auxquelles accouraient les matheux des quatre coins du monde. Lorsqu'il daignait participer à un colloque, on le traitait comme l'empereur de Chine. Grassement entretenu par une fondation privée, libre comme l'air, l'Ours n'avait de comptes à rendre à personne et faisait des maths où, quand, et comme cela lui chantait. À l'immense bureau que la faculté des sciences mettait à sa disposition, il préférait la cellule monastique que Marie lui avait fait aménager sous les combles de leur maison. Irène l'y avait surpris, un jour, assis dans un gros et vieux fauteuil en cuir, les mains croisées sur le ventre, un crayon et une liasse de papiers posés sur l'accoudoir. Les yeux clos, il souriait en dodelinant de la tête, battant la mesure d'une symphonie merveilleuse mais inaudible. Elle s'était enfuie sur la pointe des pieds, aussi gênée que si elle l'avait vu nu.

À côté de son bonhomme, Marie ressemblait à une araignée. C'était une vraie brune velue, noire d'yeux, de sourcils et de cheveux. Musclée, noueuse, sans une once de graisse alors qu'elle buvait, mangeait comme un ogre et haïssait le sport, elle ne s'habillait qu'en noir, hiver comme été. Ses jupes, ses pantalons, ses tee-shirts, ses chaussures étaient noirs. Ses robes de nuit et ses petites culottes étaient noires. Elle avait l'humour noir, et était souvent d'humeur noire. Seule concession au désir de couleurs de son mathématicien de compagnon, elle assaisonnait toujours ses tenues d'une petite pincée écarlate, bijou, chapeau, ceinture ou sac. Irène était la meilleure amie de Marie. Sa seule copine, en fait. À peine l'Ours l'avait-il aperçue entrant dans la cuisine que, sortant de sa torpeur, il s'était levé en beuglant un affectueux « Ma pauvre Irène ! », l'avait prise

Dépôt légal : janvier 2005.
N° d'édition : 131195.
N° d'impression : •••••.

Imprimé en France.